

pouvoir qui nous commande, nous lui jurerons allégeance, bien décidés cependant à défendre notre foi, notre langue et nos lois.

Pendant un siècle encore nous luttons contre l'usurpation qui veut nous asservir, contre l'hérésie qui veut nous absorber, contre cet idiome étranger qu'on veut nous imposer.

Et cette semence de notre nationalité, cette graine de sénévé jetée dans une terre inculte, mais arrosée des effluves de notre foi, protégée par la clôture de notre langue, pousse dans le sol des racines profondes, capables de la faire résister à tous les ouragans. Nous triomphons à la fin ; notre foi est sauvegardée, notre langue reconnue, nos libertés assurées, nous sommes à l'égal des peuples indépendants, et plus heureux qu'eux encore, puisque sous le protectorat de l'immense empire dont nous relevons, nous jouissons de l'indépendance sans en porter les charges.

Ce peuple qui a combattu si courageusement, qui a lutté avec tant d'énergie va donc enfin jouir tranquillement de la paix, qu'il s'est acquise au prix de si grands sacrifices . . . Mais voici que tout-à-coup un esprit de vertige s'impare de lui ; il faut qu'il sorte, qu'il se répande. L'espace et la liberté ne lui manquent pas ! il a devant lui un sol des plus fertiles qui ne demande que de la vigueur et du courage pour enrichir son propriétaire ; et cette vigueur, et ce courage, Dieu l'en a amplement gratifié. Cependant il renonce à tous ces avantages, passe à l'étranger, et troque son indépendance de propriétaire, contre un salaire éphémère d'ouvrier de manufacture. Qui peut donc le porter à une conduite si peu rationnelle ? Ses pasteurs l'en détournent autant qu'ils le peuvent, les patriotes sincères en gémissent, le gouvernement s'en émeut et lui fait des offres pour le retenir. Mais tous ces moyens sont sans effet, il émigre, et il émigre.

Le doigt de Dieu n'est-il pas encore là ? Tout à côté de